



**EMILY ST. JOHN
MANDEL**

**LA MER DE LA
TRANQUILLITÉ**

Traduit de l'anglais (Canada) par Gérard de Chergé

Rivages

Quel est cet étrange phénomène qui semble se produire à diverses époques et toujours de la même façon ? Dans les bois de Caiette, au nord de l'île de Vancouver, des gens entendent une berceuse jouée au violon, accompagnée d'un bruissement évoquant un engin volant qui décolle. L'expérience est intense mais brève, au point que l'on pourrait croire à une hallucination.

En 2401, sur une des colonies lunaires, l'institut du Temps veille à la cohésion temporelle de l'univers. Une brillante physicienne nommée Zoey s'interroge sur des anomalies qui la perturbent. Le monde tel qu'il existe ne serait-il qu'une simulation ? Malgré ses réticences, elle charge son frère d'enquêter et donc de remonter l'axe du temps. À ses risques et périls.

Emily St. John Mandel a grandi au Canada, en Colombie-Britannique. Après des études de danse à Toronto, elle publie *Dernière Nuit à Montréal*, unanimement salué par la critique. La parution de *Station Eleven*, traduit dans plus de trente langues, finaliste du National Book Award et lauréat du prix Arthur C. Clarke, l'installe comme l'une des romancières majeures de sa génération. Elle poursuit avec *L'Hôtel de verre* et *La Mer de la Tranquillité* son œuvre inclassable et hypnotique.

« *Mandel ancre sa riche spéculation métaphysique dans ces petits instants humains qu'elle observe magnifiquement.* » Publishers Weekly

De la même auteure
chez le même éditeur

Dernière nuit à Montréal

On ne joue pas avec la mort

Les Variations Sebastian

Station Eleven

L'Hôtel de verre

Emily St. John Mandel

La Mer de la Tranquillité

Traduit de l'anglais (Canada)
par Gérard de Chergé

Collection fondée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Cet ouvrage est publié sous la direction de François Guérif

Édition originale : *Sea of Tranquility*

Couverture : © Kasia Derwinska / www.magic-art-photography.eu

© Emily St. John Mandel, 2022

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6057-4

Pour Cassia

1

RENTE

1912

Edwin St. John St. Andrew, dix-huit ans, traîne le poids de son nom doublement sanctifié à bord du bateau à vapeur qui traverse l'Atlantique. Les yeux plissés contre le vent qui souffle sur le pont supérieur, il se cramponne au bastin-gage de ses mains gantées, impatient d'avoir un aperçu de l'inconnu, s'efforçant de discerner quelque chose – quoi que ce soit ! – au-delà de la mer et du ciel, mais il ne voit que des dégradés de gris sans fin. Il est en route vers un monde différent. Il se trouve plus ou moins à mi-chemin entre l'Angleterre et le Canada. *J'ai été envoyé en exil*, se dit-il, conscient d'être mélodramatique, même s'il y a un fond de vérité dans cette formule.

Edwin compte parmi ses ancêtres Guillaume le Conquérant. Lorsque son grand-père mourra, son père deviendra comte, et Edwin a fait ses études dans deux des meilleures écoles du pays. Cependant, il n'a jamais eu un grand avenir en Angleterre. Il existe bien peu de profes-sions que peut exercer un gentleman, et aucune d'elles n'intéresse Edwin. La propriété familiale étant destinée à son frère aîné, Gilbert, il risque de n'hériter de rien.

(Le frère cadet, Niall, est déjà en Australie.) Edwin aurait pu s'accrocher à l'Angleterre un peu plus longtemps, mais il nourrit secrètement des vues révolutionnaires qui sont apparues de manière inattendue au cours d'un dîner, précipitant son destin.

Dans un élan d'optimisme extravagant, Edwin s'est inscrit comme « fermier » sur le manifeste du navire. Il lui vient plus tard à l'esprit, lors d'un moment de contemplation sur le pont, qu'il n'a jamais touché ne serait-ce qu'une bêche.

À Halifax, il trouve un logement à proximité du port, une pension de famille où il occupe une chambre d'angle au premier étage avec vue sur le port. Ce premier matin, en se réveillant, il peut voir par la fenêtre une scène merveilleusement animée. Un imposant navire marchand est arrivé et Edwin est suffisamment près pour entendre les jurons enjoués des hommes qui déchargent sacs, caisses et tonneaux. Il passe la plus grande partie de cette première journée à regarder par la fenêtre, comme un chat. Il avait prévu de partir vers l'ouest sans délai, mais c'est si facile de traîner à Halifax, où il est la proie d'une faiblesse naturelle dont il a conscience depuis toujours : Edwin est capable d'action mais enclin à l'inertie. Il aime rester assis devant sa fenêtre, à observer le mouvement incessant des gens et des bateaux. Il n'a pas envie de partir, alors il reste.

« Oh, je réfléchis à ma prochaine étape », répond-il à sa logeuse lorsque celle-ci le questionne aimablement sur ses projets. Elle s'appelle Mrs Donnelly et vient de Terre-Neuve. Son accent laisse Edwin perplexe. On la croirait originaire à la fois de Bristol et d'Irlande, mais il perçoit

aussi par moments des intonations d'Écosse. C'est une excellente cuisinière et les chambres sont propres.

Des matelots passent sous sa fenêtre par vagues, en se bousculant. Ils lèvent rarement la tête. Edwin prend plaisir à les observer mais n'ose pas les saluer de la main. Ils forment un groupe compact. Quand ils sont ivres, ils se tiennent serrés les uns contre les autres, bras autour des épaules, et Edwin ressent un pincement d'envie.

(Pourrait-il partir en mer ? Non, bien sûr que non. Il écarte l'idée aussitôt qu'elle lui vient. Il a naguère entendu parler d'un « exilé rentier » qui s'était reconverti en marin, mais Edwin est un homme de loisirs jusqu'au bout des ongles.)

Il adore regarder les navires accoster, des bateaux à vapeur qui entrent dans le port avec des effluves d'Europe encore accrochés à leurs ponts.

Il se promène le matin et recommence l'après-midi. Sur le port ou dans de paisibles quartiers résidentiels, avec de brèves incursions dans les petites boutiques sous les auvents à rayures de Barrington Street. Il aime prendre le tramway électrique jusqu'au terminus, aller-retour, en observant les petites maisons qui cèdent la place à des demeures plus grandes puis aux commerces du centre-ville. Il aime acheter des choses dont il n'a pas particulièrement besoin : une miché de pain, deux ou trois cartes postales, un bouquet de fleurs. Ça pourrait être une vie, se prend-il à penser. Ça pourrait être aussi simple que cela. Pas de

famille, pas d'emploi, juste quelques plaisirs simples et des draps propres dans lesquels s'effondrer à la fin de la journée, une rente régulière versée par son père. Une vie de solitude pourrait s'avérer fort plaisante.

Tous les deux ou trois jours, il se met à acheter des fleurs qu'il dispose sur sa commode dans un vase de pacotille. Il passe beaucoup de temps à les contempler. Il aimerait être un artiste, les dessiner et, ce faisant, les voir plus clairement.

Pourrait-il apprendre à dessiner ? Il en a le temps et les moyens. L'idée n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Il se renseigne auprès de Mrs Donnelly, qui se renseigne auprès d'une amie, et un peu plus tard Edwin se retrouve dans le petit salon d'une dame qui a une formation de peintre. Il passe des heures paisibles à dessiner des fleurs et des vases, à apprendre les rudiments : comment rendre les ombres, les proportions. La femme s'appelle Laetitia Russell. Elle porte une alliance, mais nul ne sait où se trouve son mari. Elle vit dans une coquette maison en bois avec trois enfants et une sœur veuve, un chaperon discret qui tricote d'interminables écharpes dans un coin de la pièce, à tel point qu'Edwin, jusqu'à son dernier jour, associera le dessin au cliquetis des aiguilles à tricoter.

Il vit à la pension de famille depuis six mois lorsque Reginald arrive. Reginald, il le comprend d'emblée, n'est pas enclin à l'inertie. Reginald prévoit de partir immédiatement dans l'Ouest. Troisième fils d'un vicomte, il a deux ans de plus qu'Edwin, est comme lui un ancien d'Eton,

et il a de superbes yeux gris-bleu. À l'instar d'Edwin, il nourrit le projet de s'établir gentleman-farmer ; mais, contrairement à Edwin, il a pris des mesures concrètes pour y parvenir et a entretenu une correspondance suivie avec un homme qui souhaite vendre une ferme dans la Saskatchewan.

« Six mois ? », répète-t-il, incrédule, au petit déjeuner. Il cesse d'étaler de la confiture sur son toast, apparemment pas très sûr d'avoir bien entendu. « Six mois ? Six mois *ici* ?

– Oui, dit Edwin d'un ton léger. Six mois fort agréables, ajouterai-je. » Il cherche à croiser le regard de Mrs Donnelly, mais celle-ci se montre très affairée à servir le thé. Elle trouve son pensionnaire un peu toqué, il le voit bien.

« Intéressant. » Reginald se remet à tartiner son toast. « Serait-ce qu'on espère être rappelé à la maison, dis-moi ? Qu'on se cramponne à la lisière de l'Atlantique pour rester le plus près possible du Roi et de la terre natale ? »

La boutade le pique un peu. Aussi, quand Reginald met le cap sur l'ouest la semaine suivante, Edwin accepte-t-il son invitation à l'accompagner. Il y a du plaisir dans l'action, décide-t-il tandis que le train quitte la ville. Ils ont réservé deux places en première classe à bord d'un train charmant doté d'un bureau de poste et d'un barbier, où Edwin écrit une carte postale à Gilbert et s'octroie un rasage avec serviette chaude et une coupe de cheveux tout en regardant défiler par les fenêtres forêts, lacs et villages. Lorsque le train s'arrête à Ottawa, il ne descend pas mais reste à bord pour esquisser un croquis de la gare.

Forêts, lacs et villages cèdent la place à des plaines. Les prairies offrent un spectacle attrayant au début, puis monotone, puis stressant. Il y en a trop, le problème est là. Une erreur d'échelle. Le train se traîne comme un mille-pattes dans d'interminables étendues herbeuses. La vue est dégagée d'un horizon à l'autre. Edwin se sent terriblement surexposé.

« Et voici la vie », déclare Reginald lorsqu'ils arrivent enfin sur le seuil de sa nouvelle ferme. Celle-ci se trouve à quelques kilomètres de la ville de Prince Albert. C'est un océan de boue. Reginald l'a achetée sans l'avoir vue à un Anglais d'une bonne vingtaine d'années – un autre « exilé rentier », ne peut s'empêcher de soupçonner Edwin – qui, inconsolable d'avoir complètement échoué à l'exploiter, retourne dans l'est pour occuper un emploi de bureau à Ottawa. Reginald prend manifestement grand soin de ne pas penser à cet homme.

Une maison peut-elle être hantée par l'échec ? Lorsque Edwin en franchit la porte, il se sent aussitôt mal à l'aise, au point qu'il s'attarde sur la véranda de devant. C'est une ferme bien construite – le précédent propriétaire avait naguère été en fonds – mais elle est malheureuse d'une manière qu'Edwin ne saurait entièrement expliquer.

« Il y a... beaucoup de ciel, ici, tu ne trouves pas ? » hasarde Edwin. Et beaucoup de boue. Une sidérante quantité de boue, en fait. Elle scintille sous le soleil à perte de vue.

« De grands espaces et du bon air », dit Reginald en contemplant l'horizon d'une horrible nudité. Edwin distingue au loin une autre ferme, rendue brumeuse par la distance. Le ciel est d'un bleu agressif. Ce soir-là, ils dînent d'œufs brouillés à l'anglaise – l'unique plat que Reginald sache cuisiner – et de porc salé. Reginald semble d'humeur peu loquace.

« Je suppose que c'est un dur labeur, l'agriculture ? finit-il par dire. Physiquement éprouvant.

– Je suppose, oui. » Quand Edwin s'imaginait dans le nouveau monde, il se voyait toujours dans une ferme à lui – un paysage verdoyant de... de cultures non spécifiées, disons, un terrain aussi vaste que bien entretenu – mais en vérité, il n'a jamais beaucoup réfléchi à ce qu'impliquait exactement le métier d'agriculteur. S'occuper de chevaux, sans doute. Faire un peu de jardinage. Labourer des champs. Mais après ? Que fait-on des champs, une fois qu'on les a bien creusés ? Et que cherche-t-on, en creusant ?

Il se sent tituber au bord d'un abîme. « Reginald, mon vieil ami, y a-t-il moyen de boire un coup par ici ? »

« On *récolte*, se dit-il tout haut, à son troisième verre. C'est le mot que je cherchais. On laboure les champs, on sème des graines dans les champs, et puis on récolte. » Il boit une gorgée.

« On récolte quoi ? » Reginald a des manières agréables quand il est ivre, comme si rien au monde ne pouvait le contrarier. Renversé en arrière sur sa chaise, il sourit dans le vide.

« Ma foi, toute la question est là », répond Edwin en se servant un autre verre.

Après un mois passé à boire, Edwin laisse Reginald dans sa nouvelle ferme et continue vers l'ouest pour rejoindre un camarade d'école de son frère Niall, un certain Thomas qui est entré dans le continent via New York et a aussitôt mis le cap sur l'ouest. La traversée des Rocheuses en train lui coupe le souffle. Edwin presse son front contre la vitre, comme un enfant, et regarde bouche bée. La beauté le subjuge. Il a peut-être un peu trop forcé sur l'alcool, dans la Saskatchewan. Il fera des efforts en Colombie-Britannique, décide-t-il. Le soleil lui blesse les yeux.

Après la splendeur de la nature sauvage, c'est un choc de se retrouver à Victoria, dans ces rues coquettes et domestiquées. Il y a des Anglais partout ; à sa descente du train, il est cerné par les accents de sa mère patrie. Il pourrait rester ici quelque temps, se dit-il.

Edwin retrouve Thomas dans un petit hôtel propre et du centre-ville, où il a pris la meilleure chambre, et ils commandent du thé avec des scones dans le restaurant du rez-de-chaussée. Ils ne se sont pas revus depuis trois

ou quatre ans, mais Thomas a très peu changé. Il a gardé le teint rougeaud qui le caractérise depuis l'enfance, cette impression qu'il donne en permanence de sortir directement du terrain de rugby. Il s'efforce de devenir membre de la communauté d'affaires de Victoria, mais il reste vague sur le genre d'affaires qu'il vise.

« Et ton frère, comment va-t-il ? » demande-t-il, changeant de sujet. Il parle de Niall.

« Il tente sa chance en Australie, répond Edwin. D'après ses lettres, il a l'air plutôt heureux.

– Ma foi, la plupart d'entre nous ne peuvent pas en dire autant, dit Thomas. Pas une mince affaire, le bonheur. Qu'est-ce qu'il fait là-bas ?

– Il boit l'argent de sa rente, j'imagine », dit Edwin, ce qui n'est pas charitable mais correspond probablement à la vérité. Ils sont attablés près de la fenêtre, et son regard ne cesse de dévier vers la rue, les vitrines des boutiques et, au loin, l'impénétrable nature sauvage – des arbres sombres, imposants, massés autour de la périphérie. Il y a quelque chose de ridicule dans l'idée que la nature sauvage appartiendrait à la Grande-Bretagne, mais il s'empresse de réprimer cette pensée, qui lui rappelle son dernier dîner en Angleterre.

Le dernier dîner débuta plutôt harmonieusement, mais les ennuis commencèrent lorsque la conversation tomba, comme toujours et à jamais, sur la splendeur inimaginable du Raj.¹ Les parents d'Edwin étaient nés en Inde, bébés du Raj, enfants anglais élevés par des nounous indiennes – « Si j'entends un mot de plus sur sa foutue *ayah*... », maugréa un jour Gilbert, le frère aîné d'Edwin, sans aller jusqu'au bout de sa pensée – et biberonnés aux récits d'une Grande-Bretagne qu'ils ne connaissaient pas et qui (subodorait Edwin) avait dû se révéler un tantinet décevante lorsqu'ils l'avaient vue pour la première fois, à l'aube de leurs vingt ans. (Tout ce que son père consentait à dire sur le sujet, c'était : « Plus de pluie que je ne m'y attendais. »)

Un autre couple était présent à ce dernier dîner, les Barrett, au profil similaire : John Barrett avait été capitaine de frégate dans la Royal Navy et Clara, son épouse, avait également passé ses premières années en Inde. Leur fils

1. Période de domination britannique sur le sous-continent indien, de 1858 à 1947. (*Toutes les notes sont du traducteur*)

ainé, Andrew, était avec eux. Les Barrett savaient que l'Inde Britannique était un sujet incontournable lors de toute soirée passée avec la mère d'Edwin et, en leur qualité de vieux amis, ils savaient que, une fois qu'Abigail avait épanché sa nostalgie du Raj, la conversation pouvait se poursuivre normalement.

« Vous savez, déclara-t-elle, je me surprends souvent à évoquer la beauté de l'Inde Britannique. Les couleurs étaient superbes.

– Néanmoins, la chaleur était assez oppressante, dit le père d'Edwin. Voilà une chose qui ne m'a pas manqué, à notre arrivée ici.

– Oh, je ne l'ai jamais trouvée *terriblement* oppressante. » La mère d'Edwin avait ce regard lointain qu'Edwin et ses frères appelaient « son air indo-britannique ». Il émanait d'elle une aura vaporeuse signifiant qu'elle n'était plus avec eux : elle montait à dos d'éléphant ou flânait dans un luxuriant jardin de fleurs tropicales ou se faisait servir des canapés au concombre par sa satanée *ayah* ou on ne savait trop quoi.

« Les autochtones non plus, intervint Gilbert avec suavité, mais je suppose que ce climat n'est pas fait pour tout le monde. »

Qu'est-ce qui poussa Edwin à prendre la parole à ce moment-là ? Il se prit à remâcher la question des années plus tard, pendant la guerre, dans l'horreur et l'ennui des tranchées. Parfois, on ne se rend compte qu'on va lancer une grenade qu'après l'avoir déjà dégoupillée.

« À l'évidence, dit-il, ils doivent se sentir plus opprimés par les Anglais que par la chaleur. » Il jeta un coup d'œil

à son père, lequel semblait s'être figé, son verre à mi-chemin entre la table et ses lèvres.

« Chéri, dit sa mère, qu'entends-tu exactement par là ?

– Ils ne veulent pas de nous chez eux. » Edwin regarda, autour de la table, tous les visages pétrifiés, silencieux. « Pas beaucoup d'ambiguïté sur ce point, j'en ai peur. »

Il écouta sa propre voix avec étonnement, comme si elle venait de loin. Gilbert l'observait, bouche bée.

« Jeune homme, déclara son père, nous n'avons fait qu'apporter la civilisation à ces gens...

– Et pourtant, reprit Edwin, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'ils semblent plutôt préférer la leur, en fin de compte. Leur propre civilisation, j'entends. Ils se sont très bien débrouillés sans nous pendant pas mal de temps, n'est-ce pas ? Plusieurs milliers d'années, si je ne m'abuse ? » Il avait l'impression d'être sanglé sur le toit d'un train lancé à une vitesse folle ! En vérité, il savait fort peu de choses sur l'Inde, mais il se souvenait d'avoir été choqué, enfant, par des récits de la rébellion de 1857. « Est-ce que quelqu'un veut de nous *où que ce soit* ? s'entendit-il demander. Pourquoi partons-nous du principe que ces contrées lointaines nous appartiennent ?

– Parce que nous les avons *gagnées*, Eddie, déclara Gilbert après un bref silence. On peut supposer que les natifs d'Angleterre n'ont pas été unanimement ravis de l'arrivée de notre aïeul au vingt-deuxième degré, mais bon, l'Histoire appartient aux vainqueurs.

– Guillaume le Conquérant, c'était il y a mille ans, Bert. Nous devrions quand même être capables de nous montrer un peu plus civilisés que le petit-fils dément d'un pillard viking. »

Edwin se tut alors. Autour de la table, tous les autres le fixaient.

« Le petit-fils dément d'un pillard viking, répéta Gilbert à mi-voix.

– Remarquez, ajouta Edwin, nous devrions rendre grâce d'être une nation chrétienne. *Imaginez* le bain de sang que seraient les colonies dans le cas contraire !

– Êtes-vous athée, Edwin ? s'enquit Andrew Barrett avec un intérêt sincère.

– Je ne sais pas très bien ce que je suis. »

Le silence qui suivit fut sans doute le plus insoutenable de toute la vie d'Edwin, jusqu'au moment où son père prit la parole d'un ton très posé. Lorsque son père était furieux, il avait coutume de commencer ses réquisitoires par une demi-phrase pour capter l'attention générale. « Chacun des privilèges dont tu as bénéficié en ce monde », dit-il. Tous le regardèrent. Il reprit, à sa façon caractéristique, d'une voix un peu plus forte mais avec un calme mortel : « Chacun des privilèges dont tu as bénéficié en ce monde, Edwin, a découlé d'une manière ou d'une autre du fait que tu descends, comme tu l'as exprimé avec tant d'éloquence, du *petit-fils dément d'un pillard viking*.

– Bien sûr, dit Edwin. Ça pourrait être tellement pire. » Il leva son verre. « À Guillaume le Bâtard. »

Gilbert eut un rire nerveux. Personne d'autre n'émit un son.

« Je vous demande pardon, dit le père d'Edwin à leurs invités. On pourrait raisonnablement prendre par erreur mon plus jeune fils pour un adulte, mais il est semble-t-il encore un enfant. Dans ta chambre, Edwin. Nous en avons suffisamment entendu pour la soirée. »

Edwin se leva de table avec une grande solennité, dit « Bonsoir à tous », alla à la cuisine demander qu'on lui apporte un sandwich dans sa chambre – le plat principal n'avait pas encore été servi –, puis se retira pour attendre la sentence. Celle-ci arriva avant minuit, sous forme d'un coup frappé à la porte.

« Entrez », dit-il.

Debout près de la fenêtre, il observait avec nervosité les mouvements d'un arbre dans le vent.

Gilbert entra, ferma la porte derrière lui et se vautra dans l'antique fauteuil taché qui figurait parmi les biens les plus précieux d'Edwin.

« Belle prestation, Eddie.

– Je ne sais pas à quoi j'ai pensé. Non, ce n'est pas vrai. Je le sais très bien. Je suis absolument certain qu'il n'y avait pas l'ombre d'une pensée dans ma tête. C'était comme une sorte de vide.

– Tu es malade ?

– Pas du tout. Jamais senti mieux.

– Ça a dû être assez exaltant, convint Gilbert.

– En fait, oui. Je ne peux pas dire que je regrette. »

Gilbert sourit. « Tu vas partir pour le Canada, annonça-t-il avec douceur. Père est en train de prendre ses dispositions.

– Je dois partir pour le Canada depuis toujours, dit Edwin. C'est prévu pour l'année prochaine.

– Là, tu vas partir un peu plus tôt.

– Plus précisément, Bert ?

– La semaine prochaine. »

Edwin hocha la tête. Il éprouvait un certain vertige. Un changement subtil s'était produit dans l'atmosphère

de la pièce. Il allait s'aventurer dans un monde incompréhensible et sa chambre s'estompait déjà dans le passé. « Bon, finit-il par dire, au moins je serai encore sur un autre continent que Niall.

– Voilà que tu recommences. Tu dis tout ce qui te passe par la tête, à présent ?

– Je le recommande.

– Tout le monde ne peut pas être aussi désinvolte, tu sais. Certains d'entre nous ont des responsabilités.

– Tu entends par là un titre et un domaine en héritage, dit Edwin. Quel terrible destin ! Je pleurerai sur ton sort plus tard. Est-ce que je toucherai la même rente que Niall ?

– Un peu plus. Celle de Niall est seulement destinée à subvenir à ses besoins. La tienne est assortie de conditions.

– Dis-moi.

– Tu ne dois pas revenir en Angleterre avant un moment.

– L'exil, murmura Edwin.

– Oh, ne sois pas mélodramatique. Tu devais partir pour le Canada de toute façon, tu l'as dit toi-même.

– Mais ça représente combien de temps, “un moment” ? » Edwin se détourna de la fenêtre pour fixer son frère. « J'avais pensé que je pourrais aller au Canada quelque temps, m'y établir d'une manière ou d'une autre, puis revenir à la maison à intervalles réguliers pour des visites. Qu'a dit Père, exactement ?

– La phrase qui m'est restée en mémoire, j'en ai peur, est : “Dis-lui qu'il ne doit pas remettre les pieds en Angleterre.”

– Ma foi, c'est assez... limpide.

– Tu sais comment est Père. Et naturellement, Mère suit le mouvement. » Gilbert se leva, marqua une pause près de la porte. « Laisse-leur un peu de temps, Eddie. Je serais surpris que ton exil soit définitif. Je les travaillerai au corps. »

Le problème de Victoria, aux yeux d'Edwin, c'est que cette ville ressemble trop à l'Angleterre sans être véritablement l'Angleterre. C'est une lointaine simulation de l'Angleterre, une aquarelle peu convaincante superposée au paysage. Le deuxième soir d'Edwin en ville, Thomas l'emmène à l'Union Club. C'est distrayant au début, un petit goût du pays, des heures agréables qui s'écoulent en compagnie de compatriotes et d'un scotch single malt réellement exceptionnel. Certains des plus anciens sont à Victoria depuis des décennies et Thomas recherche leur société. Il s'incruste, s'enquiert de leurs opinions, les écoute d'un air pénétré, les flatte. C'est embarrassant à observer. Thomas espère visiblement se présenter comme un homme fiable avec qui on pourrait souhaiter monter une affaire, mais il est évident pour Edwin que les anciens se montrent simplement polis avec lui. Ils ne s'intéressent pas aux outsiders, même à ceux qui viennent du pays adéquat, avec les ancêtres adéquats, l'accent adéquat et qui ont fréquenté l'université adéquate. C'est un cercle fermé qui ne tolère Thomas qu'à la périphérie. Combien de temps ce dernier devra-t-il rester ici, à tourner en rond dans ce club-house,

avant que les autres l'acceptent ? Cinq ans ? Dix ? Un millénaire ?

Edwin tourne le dos à Thomas et s'approche de la fenêtre. Ils sont au deuxième étage, avec vue sur le port, et les dernières lueurs du couchant s'estompent dans le ciel. Il se sent mal à l'aise, agité. Derrière lui, des hommes racontent leurs exploits sportifs et des périples sans histoire par bateau à vapeur jusqu'à Québec, Halifax et New York. « Le croirez-vous ? dit l'un d'eux, arrivé récemment dans ce dernier port. Ma pauvre mère était persuadée que New York faisait encore partie du Commonwealth ! »

Le temps passe ; la nuit tombe sur le port ; Edwin rejoint les autres.

« Mais la fâcheuse vérité des faits, dit quelqu'un, plongé dans une conversation sur l'importance d'avoir le goût de l'aventure, c'est que nous n'avons pas vraiment d'avenir en Angleterre, n'est-ce pas ? »

Un silence pensif tombe sur le groupe. Ces hommes sont des fils cadets, tous sans exception. Ils sont mal préparés à une vie de travail et ne toucheront aucun héritage. Edwin est le premier surpris de lever son verre pour porter un toast.

« À l'exil ! » lance-t-il avant de boire.

Des murmures désapprobateurs lui répondent. « Je n'appellerais pas ça un *exil* », dit quelqu'un.

« À l'édification d'un nouvel avenir, messieurs, sur une terre nouvelle et lointaine », intervient Thomas, toujours diplomate.